

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 14

Artikel: Les vieilles chansons : le bouton de rose : (autre version)
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209472>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vre si vanté, si admiré, si célébré et si lithographié. La renommée n'est souvent qu'une vieille folle.

Après avoir franchi la gorge, on finit le zigzag, et on arrive sur le revers d'un autre plateau. Nouvelle surprise, nouveaux cris... C'est toute la vallée d'Airolo, boisée, verdoyante ; c'est, au sortir de l'enfer, le doux aspect des Champs-Élysées.

Rodolphe Tœpffer.

Un meurtre. — M. Parvenu donne une soirée musicale dont sa femme fait les frais.

Elle chante en roulant les yeux et les rr, d'une voix rauque et quatre tons au-dessous du morceau.

Pour comble, elle s'accompagne elle-même au piano, et sa main gauche, généreuse, ignore absolument ce que fait sa main droite.

Tout à coup un quidam entre comme une bombe dans le salon. Il a l'air distingué d'un policier et brandit un revolver dans chaque main.

— Haut les mains ! s'écrie-t-il.

La musique s'arrête... les invités se regardent, interloqués.

— Où est-il ? Où est la victime ? Où sont les assassins ?

— Qui ?... quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est votre voisin qui est venu me chercher. Il m'a dit : « Les gens du dessus sont en train de massacrer Massenet... »

LE BUDGET

UN peu partout, les parlements discutent le budget ou vont le discuter. C'est donc le moment de rappeler les jolis vers de Zamacoïs.

Le budget, c'est à proprement
Parler, comme une énorme dette
Dont il faut faire le paiement
Avec une infime recette...

C'est un monstre qu'il faut gaver
Avec une aile de volaille ;
Un étang qu'il faut abreuver
En y vidant une futaille.

C'est un petit poids tout faiblot
Sur une effroyable bascule ;
C'est un gigantesque goulot
Avec un bouchon minuscule ;

C'est sans bras et sans balancier,
Un danseur sur la corde raide ;
C'est un problème de caissier
A rendre chauve un Archimède ;

Un grain de blé dans l'entrepôt ;
Un chat qui — suis la métaphore —
Lèche l'assiette de l'impôt
Et demande à manger encore !

C'est quelque chose de fictif
C'est quelque chose d'illusoire
Un monument définitif
Construit avec du provisoire...

Miguel ZAMACOÏS.

PST ! PST !

DE retour de Montoie, où nous avions accompagné la dépouille mortelle de ce pauvre Deslandes, enlevé dans l'espace de quelques jours à notre affection, nous nous étions arrêtés dans un quelconque restaurant pour partager le verre de l'amitié. Et tandis que le *Ville-neuve* doré coulait dans les verres de cristal, Lorient s'écria :

— C'est égal, le départ de ce vieux copain de Deslandes, de cet excellent camarade, m'attriste. Un si bon garçon !

— Un cœur d'or ! ajouta Bernard.

— Un frère ! surenchérit Tellier. Hélas ! comme l'a si justement fait observer le poète :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.

Nous trinquâmes, d'un geste las, comme brisés par l'immense chagrin. Il y eut un silence

pesant, troublé seulement par le claquement satisfait des langues contre les palais. Après quoi :

— Pas mauvais ! déclara Bernard.

— C'est du 95, dit Lorient.

De nouveau nous nous tûmes, embarrassés. Heureusement Tellier, que ce silence paraissait gêner beaucoup, trouva une diversion :

— On peut dire que ce bon Deslandes est mort à la peine. Travailler infatigable, généreux, scrupuleux en affaires, c'était un honnête homme dans toute l'acception du terme. Pour ce qui me concerne, je ne lui connaissais qu'un seul défaut... une innocente manie plutôt...

— Ah ! fimes-nous en chœur, intéressés soudain.

— Oui, reprit Tellier. Mais qui donc n'a pas ses défauts, je vous le demande ? Au reste, voici la chose : Vous connaissez tous la charmante femme de Deslandes, l'exquise Gilberte, gaie, rieuse, prompte à la réplique, adorant la plaisanterie : une *Madame Sans-Gêne* nouvelle édition, dont on raffolait dans les salons à cause de ses gaillardises. Dès qu'on annonçait Mme Deslandes, des sourires éclairaient les visages, même les plus moroses, et les messieurs desserraient en hâte la martingale de leurs gilets pour pouvoir rire plus à l'aise. Grisée par le succès qui s'attachait à ses pas, cette petite friponne de Gilberte ne tardait pas à s'échauffer et, rouge comme une pivoine, décochait à droite et à gauche, sans crier gare, des traits qui fleuraient bon l'esprit du peuple.

Or ces soirées étaient un véritable supplice pour l'excellent Deslandes, qui aimait volontiers à poser devant le monde pour l'homme supérieur et qui redoutait par-dessus tout qu'un impair de sa femme vint ternir le lustre de son austérité. Aussi chaque fois que Gilberte ouvrait la bouche, le brave homme passait-il par des trances mortelles. Il y eut souvent à la maison, paraît-il, des scènes terribles. L'infortunée Gilberte pleurait, promettait, jurait de ne pas recommencer. Et à la première occasion, les gaudrioles pleuvaient que c'en était une bénédiction. Gilberte, transfigurée, rayonnante, riait elle-même aux éclats, se prodiguait, heureuse de faire jouir les autres de sa débordante gaieté. Elle ne s'arrêtait qu'en apercevant son mari qui riait aussi, mais jaune, jaune, et qui dardait sur elle des yeux furibonds. Aussitôt elle se mordait les lèvres, allait s'asseoir tout honteuse dans un coin, l'air de se dire :

— Allons, bon, il paraît que j'ai encore dit des bêtises. Qu'est-ce que je vais prendre pour mon rhume en rentrant !

Et jusqu'à la fin de la soirée, elle ne lâchait plus qu'une ou deux drôleries... parce qu'il lui était absolument impossible de faire autrement !

Constatant que sa femme n'y mettait pas de mauvaise volonté et qu'elle ne parviendrait jamais à se corriger, Deslandes eut recours à un stratagème. D'entente avec Gilberte, il fut convenu que chaque fois que celle-ci s'engagerait sur un terrain glissant, lui, Deslandes, ferait entendre un léger sifflement !

— Pst ! Pst !

Dès lors, à chaque réunion mondaine, les Pst ! Pst ! se multiplièrent de façon à ne plus former qu'un sifflement ininterrompu.

Ce fut une torture pour la pauvre Gilberte, d'autant plus cruelle que Deslandes, satisfait des résultats de son procédé, avait imaginé de l'utiliser dans la vie de tous les jours. Chaque fois qu'en compagnie de sa femme il se trouvait en présence d'un ami, d'une connaissance, voire d'un fournisseur, d'intempestifs Pst ! Pst ! venaient rappeler à Gilberte qu'elle n'avait pas le droit de parler à sa guise et qu'elle devait sacrifier à la dignité de son seigneur et maître sa personnalité pourtant si originale. Soumise, la pauvre se taisait, rongéant son frein en silence et pestant de toute son âme contre son tyran de mari.

C'est sur ces entrefaites que Deslandes tomba malade. Sa femme le soigna avec un dévouement absolu, cherchant, malgré son réel chagrin, à le reconforter par un visage toujours souriant et par des paroles d'espoir. Hélas ! tout fut inutile.

Sentant sa fin prochaine, Deslandes me fit appeler. J'accourus à son chevet. Gilberte, les yeux rougis par les larmes, essayait néanmoins de sourire. Et comme je prononçais les paroles banales qui montent aux lèvres en ces tristes occasions, Gilberte s'écria :

— Mais il guérira, vous verrez. N'est-ce pas, mon fiston ? Et je te soignerai, te dorloterai. On ne s'ennuiera pas, va, mon gros chat.

A ces mots, Deslandes ouvrit les yeux. Voyant un étranger auprès de son lit et sa femme dans le voisinage, une expression de contrariété se peignit sur ses traits. Lentement, il dirigea son regard vers Gilberte et, ô tenace et ridicule vanité des hommes, un dernier sifflement glissa entre ses lèvres blêmes :

— Pst !... Pst !...

Et il expira.

M.-E. T.

Un sur cinq. — Un chirurgien est appelé à juger le cas d'un malade à qui son médecin a indiqué une opération pour toute ressource.

Le prince du scapel examine, palpe, réfléchit et enfin se prononce :

— Evidemment, seule une intervention chirurgicale peut vous sauver. Mais je vous préviens : le cas est difficile, l'opération délicate ; elle ne réussit qu'une fois sur cinq.

Tête du malade !

— Rassurez-vous, je viens d'en rater quatre...

Les vieilles chansons.

Le bouton de rose.

(Autre version.)

Jeune et gentille bergerette
En tapinois un jour dans un jardin
Cueillit rose tant joliette
Dont elle orna d'abord son sein.
La fleur nouvellement éclose,
Est la parure du hameau.
Voyons, dit-elle, dans cette eau,
Comment me va ma rose.

Lors dans un cristal d'onde claire,
En rougissant pour la première fois,
Elle vit sous gaze légère,
Que cette rose en faisait trois.
Lucas, voyant la même chose,
Caché dans un épais buisson ;
Il s'écrie : Oh ! le beau bouton,
Le beau bouton de rose !

Agnès se retourne tremblante ;
Elle veut fuir l'onde qui la trahit.
Las ! le pied glisse à l'innocente,
Elle tombe et s'évanouit ;
On ignorera toujours la cause
D'un aussi fatal accident,
Mais la belle en se réveillant
Ne trouva plus sa rose.

(Communiqué par PIERRE D'ANTAN.)

TIUMOU PÈ LÈ Z'ALLEMAGNE

TIUMOU ètâi on corps intrépido, dza du tot dzouveno. Rein ne l'épouâirive que lè petit bocon et lè femalle. Son père ètâi dza dinse et... vo sède : lo retailon ne châte jamé tant lilein dâo tronç.

Quand l'ènt dize-sat ans, s'è-te pas met dein la tita d'allâ appreindre on bocon l'allemand. Sè desâi que se pouâve lo savâi troverâi pètitre à gagni oquie dê pllie, dâi iâdzo à la coumouna iò tî lè tserroton l'ant dâi tsevau tutchè du la conveinçhon que lâi dîant dau Gothâ ; âo bin porràî assebein eintrâ dein lè téléphone, po tèlephonâ ein allemand ein hivè, po coudhî fère tsesî la nâ que l'è su lè fi. L'ètà dan parti po lè z'Allemagne, quemet Djan Guelin dâi z'autro iâdzo.